

Hafid Bouazza

## Archiviste

nouvelle traduite par Daniel Cunin

Né au Maroc en 1970, Hafid Bouazza vit aux Pays-Bas depuis sa septième année. Traducteur de littérature arabe classique et de pièces anglaises de l'époque shakespearienne, il est aussi essayiste, dramaturge et romancier (*Momo*, 1998 ; *Salomon*, 2001). Les Éditions du Reflet viennent de publier sa première œuvre traduite en français : *Les pieds d'Abdullah* (1996).

Pour lui, le temps ne filait pas mais froufroulait, se chiffonnait et jaunissait entre ses doigts, et aux archives (fourre-tout de temps ordonné), qui ne baignaient jamais dans l'éther, régnait une odeur de renfermé adoucie par la fumée de son tabac. Une lumière fatiguée et jaunâtre jetait plus d'ombre que de clarté. Il y avait toujours beaucoup à faire aux archives : quand rien ne devait être classé, il convenait de contrôler ce qui l'avait été. Alphabet lunatique, jeunes hommes et jeunes filles curieux qui venaient troubler l'esprit somnolant du labeur de notre archiviste : celui-ci retrouvait alors son œuvre effrangée, effilochures lâches qu'il s'agissait de précautionneusement (un soupir, un panache de fumée) ravauder.

À la maison, sa femme avait accouché de son – attendez voir, a, b, c... – quatrième enfant, prénommé Diderot. Les yeux pleins de curiosité (index), Annabelle, Béatrice, Cléo regardaient par-dessus l'épaule de leur mère exténuée ce petit bout de vie nouvellement arrivé (renvoi). Cela signifiait un glissement dans la disposition des lits – ils dormaient en effet tous dans la même chambre.

Silencieux, sans faire un mouvement de trop, astucieux jusque dans ses regards, il faisait son travail. Un bonjour bref à ses collègues – en prenant bien soin de retirer sa pipe de la bouche –, un hochement de tête et, l'estomac sans café et sans petit-déj', le genou anguleux sous un pantalon en velours côtelé, il rejoignait d'un pas bien mesuré son recoin obscur, cavité frontale du grand bâtiment. Quant à la nature des activités des autres personnes, il ne l'avait jamais devinée. Il ne s'agissait pas d'une besogne silencieuse, car les entrailles du complexe de bureaux répercutaient de temps à autre gargouillements, éructations et autres bougonnements – y compris des rires de femmes alors qu'il n'avait jamais relevé la présence de la moindre d'entre elles.

Il fit cliquer l'interrupteur, considéra par-dessus ses lunettes son bureau, tel un professeur qui regagne sa classe après s'être absenté deux minutes ; un observateur invisible à l'œil affûté aurait pu voir qu'il retroussait légèrement la

commissure droite dans un sourire réprimé où se dissimulait la plus haute jouissance. Sourire d'un père de trois petites filles qui vient d'assister à la naissance d'un premier fils, un père qui n'ose pas rire aux éclats afin de ne pas démentir l'indifférence qu'il affiche au sujet du sexe de sa progéniture. Le sourire disparut derrière le s de satisfaction.

Les mains dans le dos, il considéra d'abord les lieux l'air satisfait, hocha la tête, d'un geste bien étudié passa la main sur un rayonnage et resta planté là, la pipe à la main, hochant la tête.

Un jeune homme glissa un œil craintif par l'entrebâillement de la porte et lui remit, en réponse à un sourcil interrogateur, un paquet de paperasses. « Pour les archives », annonça-t-il inutilement.

Il prit les paperasses et les posa sur son bureau. Le jeune homme ne quitta pas les lieux sur-le-champ ; il marqua une hésitation comme s'il avait tenu à ajouter quelque chose. Puis il s'estompa, se dissipa dans les sons lointains de quelqu'un qui l'appelait, zigzagua avec toujours plus de circonspection dans le couloir morne. Évanoui, derrière le r de rangement.

Il finit par ôter son manteau, dans un geste étonnamment hâtif et fébrile, le bruit d'un battement d'ailes, et au même moment diverses choses se produisirent simultanément : la porte claqua subitement, l'archiviste leva les yeux et Diderot, ivre de rassasiement, laissa enfin échapper le rot libérateur au-dessus de l'épaule de sa mère qui, dans une solitude attristée, fixait le vide, par-delà la tête de ses petites qui, fascinées, la fixaient.

Un spasme parcourut le flegme attentionné de l'archiviste.

Un sourire fatigué de sa femme salua l'attention aux yeux levés des moufflets. Ses pensées à elle continuèrent de dégringoler. Qu'y avait-il d'autre ? E : l'entêtement de l'archiviste, pas à proprement parler de l'égoïsme, plutôt une indomptabilité contre laquelle moustiques et papillons quotidiens venaient rebondir. Sa silencieuse sollicitude – car il était plein de sollicitude, il était silencieux (voir ces entrées) – était elle aussi un automatisme, et non une gerbe d'étincelles causée par un agencement de circonstances, d'échanges chimiques et de sécrétions, de battements cardiaques, d'afflux de sang ; une chimie cérébrale que l'on appelle dans le meilleur des cas, à propos de monsieur et madame tout le monde, amour. Ensuite : qu'il était encore capable d'émouvoir avec toujours – ça oui – le même regard, le même sourire cahin-caha. H : ...ah ! il y avait tellement de choses, tellement de choses indicibles... les enfants pour ne parler que d'eux.

Une bonne secousse, voilà ce dont sa vie avait besoin – un pli, un bourrelet, une déchirure dans l'irréprochable lissé – l'irréprochabilité de son existence... c'est sa femme qui l'aurait bien entendu causée, en sorte qu'il ouvrirait de grands yeux et prendrait conscience de ce qu'elle était un organisme qui se régénérerait toutes les nuits et se devait de revenir à la vie tous les matins, et non point une créature poussant arithmétiquement, un rayonnage où caser des cellules nouvelles entre les mortes, chronologiquement, selon l'alphabet des années, car quiconque ose prétendre que notre vie se déroule numérique-

ment... et une fois arrivé au V, la vie se ramifie en toutes les branches mourantes du reste de l'alphabet... une langue gaiement tirée pour se nourrir des éphémérides de chaque soir qui peut être le dernier soir... tirée comme il ne l'avait encore jamais tirée vers le palais de sa femme où la vie régnait, la vie qui était haleine et salive, les mêmes éléments que ceux constituant les mots ; or il y avait tellement de choses qu'elle n'avait pas formulées, ne formulait pas et ne formulerait peut-être jamais. En bref : elle voudrait s'en prendre à lui.

C'est dans son travail qu'il se sentait heureux, un flux sur lequel flottaient ses activités et qui générait un équilibre fait d'un insouciant bien-être. Dehors, il lui fallait faire prudemment l'équilibriste dans un monde qui aurait bien eu besoin de son sens du rangement. Chez lui, son bureau était, au même titre que les archives, une chasse gardée. Des démons chaotiques étaient à l'affût, harcelaient sa flâneuse existence, son sommeil plein de cauchemars – heureusement – oubliés. Si l'entente régulière des sens, ces portes par lesquelles notre entourage s'invite quotidiennement chez nous, venait à être perturbée, tout sombrerait dans un désordre infernal et tous s'avanceraient avec rejets et arrière-rejets, bien trop de bagages et des cadeaux bon marché, et laisseraient les animaux domestiques faire à leur gré, eux qui reniflaient et grignotaient les chaudes charentaises, gages de sécurité. Quel terrible embrouillamini ne devait-il pas régner derrière des vies qui, telles des élèves bien élevées, se présentaient quotidiennement, au réveil (le plus souvent après le petit-déjeuner), pour, parangons de docilité, faire inspecter leur costume : blouson azur, pantalon vert feuille, casquette gris nuage, cour de récréation en briques...

Elle savait où trouver la clé du bureau de son mari. Même si elle était, comme tant d'autres femmes, quelque peu distraite, elle n'en connaissait pas moins, comme la plupart des femmes, les dédales de son esprit comme personne : et là, le chemin menant à la clé était soigneusement jalonné de lignes rouges. Il était difficile pour l'archiviste de cacher des secrets sous un itinéraire aussi lisible, de même qu'il lui était difficile de cacher les pellicules sur ses épaules – sa femme avait beau, avant qu'il ne quitte le domicile, l'épousseter de son mieux, sa chevelure grise n'en sécrétait pas moins de la folle farine.

Sans lenteur, sans retenir son souffle, mais avec une certaine nonchalance, elle ouvrit la porte, le bébé dans ses bras dodinants, et se posta, dos contre le chambranle.

Quelle animation tout à coup au bureau ! Il entendait des gens passer, des bruits sourds, des rires et des cris. Il ne montrait aucune curiosité à l'égard des activités de ses « et-ça-se-dit-mes-collègues » (un reniflement plein de mépris), tant qu'ils ne venaient pas frapper à sa porte. Il excrait la jovialité de circonstance, les explosions temporaires de camaraderie, provoquées par un abus d'alcool (sursaut : ils ne s'enivraient quand même pas pendant les heures de bureau ?) et des mariages comateux.

Il fut pris d'une quinte de toux.

Les filles s'étaient regroupées derrière leur mère, l'une d'elles agrippait sa jupe. Elles étaient éberluées comme si elle avaient eu devant elles le gigan-

tesque toboggan sinueux d'une piscine. Une parcelle de vert et une autre azur, dans la fenêtre, étaient les seules choses qui ondoyaient.

En haut et en bas, le bruit dans les couloirs s'intensifiait, raffut de tous les diables, ils n'avaient pas honte ? Le boucan se calma, on n'entendait plus que des pas irréguliers comme si quelqu'un avait marché sur trois pieds. Des pieds qui traînaient, qui hésitaient. Et c'est alors que ça s'est produit.

« Les filles, dit maman, je vous en prie. » Et les filles ne se firent pas prier. Poussant des cris de joie, elles grimpèrent en haut du toboggan et glissèrent après plusieurs virages dans le bleu et le vert. Des feuilles de papier s'envolèrent, la chaise de bureau, qui avait de l'eau jusqu'aux chevilles, recula sur ses roulettes pour s'écarter devant le trio qui, les bras en l'air, atterrit – plouf ! magistral – dans le bleu. L'eau se fissa et vola en éclats comme du verre, les morceaux giclant dans une joyeuse danse, jets de cristal s'élevant en panaches, oscillant, et les éclaboussures étincelaient en des processions ascendantes. Pleines de gratitude et tout excitées, les filles riaient de ce rire régénéré qui suit une immersion dans une eau glacée.

Quelqu'un tapota à sa porte, attendit, frappa une deuxième fois, chuchota son nom, frappa plus fort, cria son nom. La porte s'ouvrit alors tout doucement, et la silhouette tripède glissa un œil dans la pièce, de derrière sa canne.

Le plongeon vrillé se prolongeait, lui glissait par des boyaux où des lignes lumineuses de toutes les couleurs s'enchevêtraient devant ses yeux, des nervures embrouillées, fils de lumière fins et débobinés, fouettaient son passage. C'était une mutinerie, quelqu'un avait libéré les rebelles, mais ce sont les petits monstres qu'on avait laissé entrer dans son sanctuaire qui lui causèrent la plus grande frayeur et lui arrachèrent son plus haut cri. Les autres visiteurs papotaient et louaient le service, le mobilier, le thé, les biscuits ; ils n'attendirent pas pour se servir qu'on leur répâtât de le faire. L'hôtesse était d'une hospitalité à faire peur, posait ses pieds empantouflés sur la table basse. Bah ! mais fous la paix à ces chiens et laisse donc les chats se faire les griffes sur le canapé.

Les filles vinrent demander une serviette pour s'essuyer, mais elle leur dit que ce n'était pas la peine. Elles n'avaient qu'à prendre un biscuit et venir s'installer confortablement à côté d'elle.